

XYZ. La revue de la nouvelle

Patrice version 2008 (cela s'est passé un 17 octobre)

Nicolas Tremblay



Numéro 103, automne 2010

Décadence : les nouvelles figures contemporaines d'une esthétique fin de siècle

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/61277ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Tremblay, N. (2010). Patrice version 2008 (cela s'est passé un 17 octobre). XYZ. *La revue de la nouvelle*, (103), 55–62.

Patrice version 2008 (cela s'est passé un 17 octobre)

Nicolas Tremblay

AU BAS DE L'ÉCRAN, des lettres noires apparaissent aux deux extrémités d'une bande blanche. Elles vont finir par se rejoindre au centre et ainsi former une expression consacrée, comme « Chute de l'Empire romain ». Au-dessus de la bande, toujours dans le cadre de votre écran de télévision, qui retient prisonnière toute chose, deux individus pensifs, l'un à gauche, l'autre à droite, qu'une barre verticale isole dans leur coin, regardent la marche des lettres dont ils tentent de deviner l'issue. Ces individus penchent la tête vers le bas de votre écran, mais ce qu'ils regardent n'est pas ce qui s'y trouve, c'est-à-dire la bande blanche, puisque, étant de l'autre côté du monde qui, pour eux, prend l'apparence d'un studio radio-canadien, ils aperçoivent plutôt, leurs corps ainsi inclinés, un autre écran sur un comptoir devant eux mais que vous dissimule, pour l'instant, le champ réducteur d'une caméra intéressée seulement par l'expression de leurs visages. Pendant que le temps s'écoule, il se peut que personne ne devine, dans la télévision, qu'il faut répondre « Chute de l'Empire romain », tandis que vous, dans votre salon, vous le saviez au moins depuis l'apparition des lettres *ch* et *in* entre lesquelles se glissait une longue espace. Ce sera, le cas échéant, l'animateur Patrice L'Écuyer qui lira l'expression désormais complète, après qu'une sonnerie aura retenti pour annoncer la fin du jeu sur l'air déconfit des concurrents. Cette séquence sera brève, montrant l'image seule d'un L'Écuyer longiligne, pris de la taille jusqu'à la tête, le temps de dire, enfin, « Chute de l'Empire romain », puis d'annoncer qui jouera ensuite; ce seront des vedettes venues se joindre aux deux équipes composées de gens bien ordinaires comme miraculeusement tombés dans le ventre de vos télévisions.

Un personnage de nouvelle, auquel nous ne prêterons aucune épaisseur psychologique autre que celle d'un 55

télespectateur moyen, aurait à ce moment l'envie d'ouvrir son ordinateur portable. Dans Internet, il écrirait un courriel à Patrice, qu'il tutoierait sans détour, comme nous invite à le faire l'extrême convivialité du site de la chaîne d'État, pour lui dire qu'il trouve bien rétrograde son quiz *L'union fait la force*, que la mise à l'écart du télespectateur ne se justifie plus de nos jours, que la technologie permet une réelle communication entre soi et son téléviseur. Par exemple, ajouterait-il, lui qui a devancé les concurrents d'une extraordinaire lenteur d'esprit cette semaine, il aurait bien aimé donner la réponse, « Chute de l'Empire romain », avant la fin du jeu, si seulement les concepteurs de son quiz, de toute évidence des fonctionnaires encroûtés, avaient daigné créer une interface où le monde puisse agir sur la vie artificielle de son studio. Et, tant qu'à faire, ne voudrait-il pas tenir compte de ses goûts en matière de célébrités, car, bien franchement, entre nous deux, cher Patrice, le choix de madame X et de monsieur Y cette semaine, c'est pas fort. Des bouche-trous, très certainement ! Sur ce, il signe « Ton homonyme Patrice mais de la famille Tremblay », écrivain ayant un blogue, www.lespotdupatrice.blog.net, où l'on peut télécharger entre autres son roman d'anticipation sur l'intrusion des médias de masse dans la psyché humaine qu'il conseille à l'autre Patrice, L'Écuyer (sait-il seulement bien monter à cheval comme ses ancêtres ? se questionne-t-il), de lire, car cela devrait le faire réfléchir sur la virtualité de son corps qu'animent des pixels. Mais, bon, ne nous berçons pas trop d'illusions, trop rares sont les vedettes qui lisent des livres de nos jours, même gratuitement sur un ordinateur, en témoigne l'inexistante place que son quiz donne aux écrivains, supplantés par des chanteurs populaires et des comédiens de téléromans. Quelle époque ! désespère-t-il en maugréant.

Toutefois, comme le temps de notre fiction avance au rythme des images de la télévision, L'Écuyer, lui, au moment où Tremblay, le personnage, exhale son abattement, a quitté l'écran au profit de pauses publicitaires. À cet instant précis, donc, qui coïncide avec le point final du courriel, la chaîne d'État fait l'autopromotion de son journal télévisé de 18 h,

qui suit immédiatement l'émission de L'Écuyer, programmée à 17 h 30 les jours de semaine. (Cela, nous le précisons bien qu'il s'agisse d'une information connue des contemporains qui nous lirons.) Plusieurs plans se suivent, alternant entre scènes intérieures et extérieures pendant qu'une voix *off* sirupeuse présente un nouveau lecteur de nouvelles, ancien journaliste à Ottawa, chef d'antenne qu'il était, même, mesdames et messieurs, un Patrice lui aussi, son patronyme : Roy, ce qui le place bien au-dessus d'un simple *écuyer* ou d'un *tremblay*, de la vulgaire plèbe, cette dernière engeance. On le voit donc, ce noble Patrice, quarantenaire bien mis et à l'air sportif, un instant debout dans son studio, feuilles à la main, entre son pupitre où son plein d'énergie ne va pas s'asseoir et un énorme écran qui reproduit le visage en mouvement d'un collaborateur, ensuite dehors sur les trottoirs, manteau sur le dos, où, intrépide, il se mêle à la foule et aux quidams, en quête de nos opinions. Cette sortie du studio par cet autre Patrice télévisuel concrétise la réalité matérielle de sa personne qui, sinon, nous semblerait toujours fort virtuelle, à nous, les gens ordinaires. Ceux qui ont de la mémoire et qui affectionnent la vie des individus de la télévision se rappelleront tout particulièrement ici que le corps du Roy a déjà été mis à rude épreuve dans une précédente échappée dans le monde hors champ, celle-là plus aventureuse que les autres, lesquelles, désormais, se limitent timidement, comme l'explique la publicité, à l'enceinte de l'île de Montréal, ce qui, croyons-nous, pourrait avoir une visée thérapeutique, à condition que Patrice existe réellement, bien sûr, et qu'il ait donc une âme à soigner. Cette plaie psychique — vous vous en souviendrez, car Roy en a témoigné à *Tout le monde en parle* — a été ouverte en Afghanistan quand Patrice, las de couvrir le cirque des politiciens à la Chambre des communes, s'en est allé filmer là-bas les militaires canadiens en mission de paix ou de guerre, l'on ne sait trop. Alors qu'il se déplaçait dans un tank très blindé, une mine le souffla ; notre journaliste s'en sortit indemne (ce qui nous encourage à croire à son inexistence), alors que d'autres qui l'accompagnaient 57

moururent, c'est-à-dire des militaires, probablement afin de gonfler des statistiques qui alimentent la parole médiatique gloutonne, et qu'un caméraman perdit une jambe, puisqu'il se trouvait, celui-là, à la frontière du champ de sa caméra et de ce qui en déborde, se rendant ainsi vulnérable à l'attaque d'un vortex dont la bombe artisanale était la métaphore dans ce contexte guerrier.

Entre-temps, le quiz de L'Écuyer, Patrice, se termine. Nous avons droit aux salutations d'usage. À la toute fin, tandis que défile rapidement le générique, un plan d'ensemble en contre-plongée qui effectue un zoom arrière rapetisse progressivement la dimension des personnages dans notre écran. L'Écuyer est le seul, dans l'image, à avoir conscience de sa disparition éventuelle, les concurrents et les deux vedettes, divertis par l'indicatif musical de l'émission et par un animateur de foule hors champ, sont, quant à eux, occupés à taper des mains et des pieds, ce sont comme des animaux idiots qu'on mène à l'abattoir. L'Écuyer, désormais minuscule, se penche sur son pupitre et agite un bras vers l'œil de la caméra, il s'agira de son ultime sursaut de vie de la séquence. « Bien le bonjour, Patrice », répond sur ce fait Tremblay, notre personnage, dont la faim commence toujours à le tenailler au moment où Roy, Patrice, qui se substitue à L'Écuyer dans notre écran, annonce les manchettes de son journal télévisé de 18 h. Mais, aujourd'hui (le 17 octobre 2008 comme le précise le sous-titre de notre texte), une nouvelle attire tout particulièrement l'attention de Patrice Tremblay, de telle sorte qu'il en oublie sa faim. À Deux-Montagnes, dans les Basses-Laurentides en banlieue de Montréal, une garderie illégale a été mise au jour, précise Roy sur des images d'un bungalow fort modeste. Des bambins en trop grand nombre auraient été parqués à l'intérieur et à l'extérieur de la demeure familiale, derrière le cabanon, le long d'une haie de cèdres, au sous-sol, dans les armoires, sous les lits, bref partout, voire sous les tapis. La gardienne en question, ancienne fermière qui reproduisait les méthodes d'élevage de gibier, ne faisait

58 que répondre à l'accroissement de la demande de parents ne

pouvant plus l'être pendant leurs quarts de travail, se défend-elle dans l'entrebâillement de sa porte dont plusieurs micros veulent forcer l'ouverture. « C'est odieux ! » se scandalise une mère dans sa voiture en marche devant la garderie incriminée, s'adressant tout spécialement à un micro radio-canadien qui pénètre dans son habitacle à travers la fenêtre ouverte de sa portière. « J'avais remarqué, à plusieurs reprises, que mon garçon revenait à la maison avec du feuillage dans son pantalon, continue-t-elle, je m'en étais jamais plainte, mais j'aurais donc dû maintenant que je sais pourquoi. » Puis elle s'en va sur les chapeaux de roues, pressée de disparaître. Le cadre reste fixe, la caméra ne suit pas la voiture sortant de l'image. Le reportage se termine par un plan rapproché du journaliste s'adressant à nous, téléspectateurs, ou à Patrice, on ne sait trop, ce dernier réapparaîtra dans un plan moyen, qui le capte des pieds à la tête, debout dans son studio de Montréal devant un écran montrant le journaliste qui respire son air à Deux-Montagnes.

En fait, l'intérêt de Tremblay, personnage de fiction, pour la nouvelle que Roy, individu télévisuel, lui a apprise s'explique par le choix du décor de la scène extérieure du reportage. Il est connu que les journaux télévisés se passent de plateaux quand leurs journalistes vont dehors pour représenter le réel en images. Il existe bien des exceptions, comme la guerre du Golfe ou les premiers pas de l'homme sur la Lune, où le monde extérieur s'invente de toutes pièces, en studio ou par ordinateur. Mais, en règle générale, lorsqu'elle se laisse embrasser par la caméra, la réalité hors des murs et préexistante se livre toute nue, telle quelle, surtout quand elle est aussi familière que la banlieue de Montréal, qui n'est tout de même pas le dangereux Irak du regretté Saddam. Ainsi, quand Patrice aperçoit, sur la voix hors champ de Roy, l'image du bungalow de Deux-Montagnes reproduire à l'identique une maison de la 2^e Avenue qu'il connaît, qu'il croise d'ailleurs presque quotidiennement sur le chemin de son jogging, il ne peut s'empêcher de penser que l'espace télévisuel, descendu de son empyrée, vient de s'introduire tout d'un coup 59

dans son voisinage, et qu'un fantasma alors se concrétise. Euphorique, il saisit vite, sur le meuble du salon, son appareil photo numérique, attrape sa veste dans le vestibule et sort de chez lui, sans même verrouiller la porte. Le crépuscule d'automne jette un éclairage romantique sur le paysage, mais Patrice l'ignore, sa frénésie aveugle son esprit comme en transe. Le corps de Tremblay se retrouve donc englué dans un temps mort ou un espace intermédiaire et insignifiant, assimilable à celui des publicités intercalées entre deux séquences d'un téléroman. En d'autres mots, bien que l'image en mouvement de sa marche s'intègre dans un cadre à l'esthétique soignée, Patrice, hors de lui, ne voit pas le soin qu'ont mis dans leur travail les créateurs de ce décor naturel. Car il est tout occupé à anticiper, comme nous, la suite de ses actions dans ses pensées. Bref, que lui arrivera-t-il une fois chez la gardienne criminelle ? Peut-être qu'une caméra radio-canadienne saisira sa substance qu'elle transvasera dans le monde virtuel des Patrice, quelque part dans ses illustres archives ?

Mais la chaîne d'État, qui exècre par snobisme le fait divers, a déjà quitté les lieux de la scène parce qu'elle jugeait le sujet épuisé par son reportage diffusé à 18 h, ce que les représentants de la chaîne d'information continue de TVA, toujours postés, eux, devant la maison de la gardienne, ne croyaient pas, ils parasiteraient au contraire l'événement jusqu'à ce qu'ils en aient extrait la dernière goutte d'émotion. L'absence de Radio-Canada décevra bien sûr Patrice, qui devra se contenter d'un succédané journalistique dont le populisme lui déplaît au plus haut point. En effet, quand il constate, une fois sur le plateau de tournage, qu'il n'y reste, comme présence médiatique, qu'une camionnette de TVA, antenne géante déployée dans le ciel, il sent l'occasion de communiquer corporellement avec les Patrice, qui lui échappe. Il pourrait alors rebrousser chemin, la queue entre les jambes. Toutefois, la masse de curieux attroupés autour de la camionnette pique sa curiosité. Un brouhaha gronde et des têtes s'agitent.

60 Certains filment la maison, dont les rideaux ont été tirés. Ils

pointent vers elle tantôt l'œil d'une caméra amateur, si miniature qu'elle tient dans une seule main, tantôt leur téléphone cellulaire, quand ils ne sont pas occupés à parler dans son transmetteur de la grosseur d'une puce. Des poings tambourinent contre la tôle de la camionnette où se sont enfermés les hommes de TVA. On les exhorte à sortir filmer le réel des gens ordinaires. Un individu, probablement encouragé par un metteur en scène invisible, se dégage du groupe pour lancer une pierre, qui fracasse une vitre de la maison. Les hurras fusent, des femmes s'époumonent. Rapidement, un journaliste et un caméraman sortent de la camionnette, leur bouche encore pleine d'un sandwich. La tension monte d'un cran. Quand le mari ventripotent de la gardienne ouvre la porte de sa maison pour entrer en scène, qu'il descend les marches de sa galerie en brandissant un bâton de baseball, on se met à applaudir et à crier avec une vigueur redoublée. Le caméraman allume sur ces entrefaites le faisceau de son projecteur sur le visage du comédien en colère. Au même moment, dans un parfait synchronisme, le journaliste exulte dans son micro, annonçant, par-dessus le gros plan, la vindicte populaire, voire un lynchage, mesdames et messieurs. Le mari est encerclé, narre-t-il. Il tient en respect les curieux avec son bâton, en frappant le vide de grands coups circulaires. Le tout s'impatiente, bave de rage, a les yeux exorbités, ça bout. Mais, mais... Patrice, notre personnage de fiction, s'avance si près de l'action que la foule l'incorpore, il se trouve comme coincé dans cette viande collective, dans ses convulsions. Soudain, des mains le poussent contre le prédateur en plein centre de l'arène improvisée. Un coup de bâton l'atteint violemment. Il s'effondre, le crâne ouvert. Tous cessent de bouger. Le journaliste et le caméraman se fraient un chemin jusqu'au corps inerte du personnage. Ils veulent montrer en boucle à la télévision, sur LCN, l'image sensationnelle de son sang encore chaud qui s'échappe de sa tête sur l'asphalte noir. Puis, satisfaits, leur film en boîte, ils regagnent vite leur camionnette. Le cadavre n'a toutefois pas encore libéré son dernier souffle. D'une main tremblante, il saisit lui-même son appareil photo

numérique dans la poche droite de sa veste, comme dans un ultime geste de résurrection. Les spectateurs restent d'abord interdits. Patrice sourit, mais c'est plutôt un rictus ou un spasme, et prend un portrait de son visage blême. Geste miraculeux que suit l'échappée de son âme dans un filament bleuté, avant que son corps ne se raidisse définitivement.

Cependant le peuple, qui, toujours, veille, s'est sorti à temps de sa torpeur. Il a tourné lui aussi, à l'aide de ses propres appareils, des images exclusives que TVA a ratées dans son impatiente course à la manchette. Une vidéo testamentaire du personnage circule depuis lors dans Internet et sur le blogue de Tremblay, qui, d'outre-tombe, le renouvelle encore quotidiennement. Roy, incrédule, n'osera pas, sur les ondes de la très conventionnelle Radio-Canada, commenter cette nouvelle ésotérique, digne des vieilles histoires de sorcières. Mais, enfin, L'Écuyer, lui, un internaute averti, achètera sur eBay l'appareil photo de Tremblay, qu'il vénérera comme la relique d'un saint, tout en récitant religieusement des passages de son roman téléchargeable, *Bible ou prophétie*.